

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

LE PERE FLUTEAU

I

Un samedi soir ou plutôt un dimanche matin de mars 1870, car il était minuit et demi, les portes du théâtre Déjazet s'ouvrirent toutes grandes pour laisser passer les spectateurs qui venaient d'assister à la première représentation d'une opérette en trois actes et un nombre considérable de tableaux, et, à en juger par les réflexions que beaucoup de gens faisaient à haute voix en quittant le théâtre, il était facile de constater que la pièce était ce qu'on appelle en argot de coulisses "un four" c'est-à-dire qu'elle n'avait pas réussi à plaire au public,

—Cela n'a ni queue ni tête, disait l'un.

—Peut-on donner de pareilles bêtises ! exclamait un autre.

—Est-ce assez mauvais !

—Et mal joué !

Bref, c'était à qui trouverait un défaut à signaler à la malencontreuse pièce nouvelle, et les amis de l'auteur ne risquaient que bien timidement les circonstances atténuantes :

—Il y a quelques scènes amusantes, avançait le plus hardi.

—Merei, vous n'êtes pas difficile, répondait aussitôt un monsieur, qui, lui aussi, faisait des pièces ; je trouve ça honnête, mais c'est bien fait pour ces crétins de directeurs ; ils n'ont que ce qu'ils méritent.

L'arrêt était sévère, mais personne ne se montrait disposé à entamer une discussion à cet égard : chacun avait hâte de regagner son chez soi. En quelques minutes, le long couloir qui conduit de la salle sur le boulevard fut vidé, le gaz éteint, et bientôt il ne resta devant le théâtre que deux ou trois flâneurs qui, en s'apercevant du vide fait autour d'eux, se dirigèrent vers le café le plus voisin, pour s'y rafraîchir, en causant de cette néfaste représentation, avec quelques habitués.

Or, tandis que la foule se dissipait dans les diverses directions, tout en riant de sa déconvenue, par la porte de derrière du théâtre, celle qui ouvre sur la rue Béranger et au-dessus de laquelle est écrit : "Entrée des Artistes", sortaient par petits groupes de deux ou trois personnes les acteurs, les musiciens de l'orchestre et les différents employés du théâtre ; la plupart, aussitôt dehors, allumaient une cigarette, échangeaient un rapide et bref "bonsoir" et s'en allaient au plus vite, la tête basse,

Ils ne riaient pas ceux-là !

Et le bruit des sifflets qui avaient accompagné le dernier acte de l'opérette résonnait encore à leurs oreilles et leur serrait le cœur, bien qu'ils ne fussent ni les auteurs de la pièce sifflée, ni les compositeurs de la musique.

Ah ! c'est qu'on ne se doute guère, quand on assiste à la chute d'une pièce, combien de gens sont meurtris par les éclats, depuis le costumier qui devait louer chaque soir les costumes des figurants, jusqu'aux pauvres diables qui comptaient gagner pendant trois mois de quoi dîner tous les jours, en entrant

dans un cheval de carton pour figurer ses jambes de devant et de derrière.

Un soir de première représentation derrière le rideau, le succès, c'est l'enthousiasme, la joie, le délire ; la chute, c'est la tristesse, le silence, la débâcle.

Rien de plus navrant que la vue de ces malheureux, couverts d'accoutrements grotesques dont l'apparition seul devait provoquer le fou rire, et dont l'entrée en scène n'a soulevé que des murmures et des sifflets !

Mais revenons à ceux qui, leur besogne achevée, s'en retournaient chez eux.

Ils étaient doublement attristés par le résultat de la soirée, parce que, outre tout le travail d'un grand mois de répétitions qui se trouvait perdu, outre la peine qu'on éprouve de voir s'écrouler un ouvrage auquel on a coopéré, même dans une proportion infinitésimale, l'insuccès de l'opérette devait avoir une importance capitale sur les destinées du théâtre.

Déjà le mois dernier, les appointements des artistes n'avaient pas été payés, et la direction comptait sur la nouvelle pièce pour la négociation d'un emprunt qui devait mettre le théâtre à flot...

Sa chute emportait la dernière planche de salut du directeur, en même temps qu'elle privait les malheureux artistes et employés de ce qui leur était dû.

Or, parmi ceux qui se trouvaient le plus douloureusement atteints par cette perte, était un brave et honnête musicien de l'orchestre qu'on appelait au théâtre le père Flûteau, mais qui, de son nom véritable, se nommait Marsan, et qui, depuis dix ans, était attaché au théâtre en qualité de flûtiste.

C'était un de ces hommes modestes, pleins de simplicité et de naïveté, qui croient au talent des autres et ignorent le leur : musicien dans l'âme, artiste consommé, sa place était marquée à l'orchestre de l'Opéra ou à celui de l'Opéra-Comique, et deux ou trois fois déjà qu'une place à ces théâtres était devenue vacante, ses camarades lui avaient vivement conseillé de se mettre sur les rangs, mais le digne homme s'y était obstinément refusé, en prétendant que ce serait une injustice criante de ne pas donner l'emploi à tel ou tel qu'il prétendait être les premiers flûtistes de Paris.

"Qu'on les nomme d'abord, et si l'occasion se présente, et bien alors, je verrai."

Il était résulté de ceci que de plus habiles que lui avaient été choisis, de préférence à ceux qu'il considérait comme ses maîtres, et qu'il était resté et resterait probablement toute sa vie à l'orchestre du théâtre Déjazet, à moins que le théâtre ne fermât, ce qui malheureusement était fort présumable,

Le père Flûteau s'en revenait donc tristement chez lui, la tête basse, songeant à l'avance à l'accueil qu'allait lui faire sa femme, une virago, aigrie par vingt années d'une vie de privations et de luttes continuelles avec la misère ou tout au moins la gêne, et qui ne cessait de répéter quotidiennement :

"J'en ai assez de cette existence-là !"

Lui, ne se plaignait pas de son sort ; pourvu qu'il soufflât dans sa flûte et qu'il trouvât, parmi les élèves auxquels il donnait des leçons dans la journée, quelque intelligence musicale à même d'apprécier les beautés de son art, le reste lui importait peu.

Il ne fumait pas, ne buvait que de l'eau rouge et en eût